

Les « Lew Leslie's Black Birds » au Moulin Rouge

André SCHAEFFNER (*Documents*, n° 4, septembre 1929, p. 223)

France

En 1929, Georges Bataille (1897-1962), Georges-Henri Rivière (1897-1985) et Carl Einstein (1885-1940) fondent la revue *Documents*, à la fois revue d'art, d'histoire de l'art et d'ethnographie. Créée en réaction aux excommunications du groupe surréaliste prononcées par André Breton, elle fédère un grand nombre d'intellectuels et d'artistes parmi lesquels Michel Leiris, André Schaeffner, Jacques Baron, Robert Desnos, André Masson et bien d'autres encore. Dans le n° 4, daté septembre 1929, trois textes sont consacrés à la reprise de la revue *Black Birds* (Georges Bataille, Michel Leiris, André Schaeffner) et une « Chronique du jazz » est inaugurée, présentée par Georges Henri-Rivière et le pianiste Jacques Fray (Fray et Rivière 1929), ce qui marque un intérêt non démenti des animateurs de *Documents* pour le jazz. La revue *Black Birds*, dans laquelle s'était illustrée Florence Mills¹ à Paris en 1926, est reprise en 1929 au Moulin Rouge. En cette fin de période, on voit qu'André Schaeffner, l'un des principaux soutiens du jazz parmi la société savante parisienne, auteur notamment de *Le Jazz* avec André Cœuroy, conserve le même enthousiasme quelque peu aveugle et inconditionnel envers le jazz, alors que le paysage, aussi bien musical que critique, est en profonde mutation et que la perception originelle du jazz tend à s'estomper pour ouvrir bientôt à un nouveau regard et de nouveaux acteurs.

C'est là, là seulement, où l'esprit de la musique est actuellement sauf à Paris. Voire même de la Musique, comme l'appellent ceux qui n'apprécient la valeur d'un objet que lorsque l'opinion que l'on s'en forme se couvre d'une majuscule. Mais, de même que nous ne disons pas : la Peinture, et qu'autour d'elle nous distinguons des techniques différentes en les nommant, malgré leur importance respective, sans le vibrato

¹ Florence Mills (1896-1927), chanteuse afro-américaine qui s'illustra à Paris dans les revues *Dixie to Paris* et *Black Birds*. Elle décède tragiquement en 1927 des suites d'une opération (voir Cugny 2014, p. 227-233).

d'aucune majuscule : mosaïque, céramique, tapisserie, etc., de même apprenons à entendre sous le simple terme de *musique* tant de choses dont la majuscule nous priverait : *musique* est plus riche que *Musique* et non moins susceptible de grandeur. Cette nouvelle revue nègre – la troisième à Paris en comptant celles de Joséphine Baker² (1925) et de

² Josephine Baker (le prénom d'état-civil s'écrit sans accent sur le « e » ; après son installation définitive en France, ce prénom sera francisé en Joséphine), née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint Louis (Missouri) de Carrie McDonald et d'un père inconnu, probablement blanc. Elle est élevée de façon chaotique, conjointement et à tour de rôle par sa grand-mère Elvira (née esclave), sa tante Caroline et occasionnellement sa mère Carrie, fille adoptive d'Elvira. Son enfance est misérable. Dans les taudis de Saint Louis, elle connaît l'extrême pauvreté et la condition des Noirs de cette époque et de cette classe. Elle prend apparemment contact avec le monde du spectacle par des voisins, les Jones. Le père de famille joue du saxophone, sa compagne, Dyer Jones, ainsi que la fille de celle-ci, Dolly, de la trompette, le frère Bill complétant l'orchestre. Elle fait ainsi ses premiers pas à Saint Louis dans un mélodrame intitulé *Twenty Minutes in Hell* où elle tient le rôle d'un ange. Elle part ensuite en tournée dans le célèbre circuit du spectacle noir, le Theater Owners Booking Association (TOBA). Après Memphis et La Nouvelle-Orléans (où Josephine retrouve Dyer Jones qui a rejoint le spectacle), la troupe de Bob Russell s'installe pour cinq mois à Philadelphie en 1921, au théâtre Standard. Josephine y remporte un succès certain, surtout grâce à ses grimaces, strabismes provoqués et autres roulements des yeux. C'est lors de ce séjour à Philadelphie que Josephine rencontre William « Billy » Baker qu'elle épouse le 17 septembre en prenant définitivement son nom. À quelques blocs du Standard, au Dunbar, se joue *Shuffle Along*, la comédie musicale entièrement noire de Noble Sissle et Eubie Blake, dans laquelle elle parvient à se faire engager. Josephine quitte donc Philadelphie pour rejoindre New Haven, première étape de la tournée de la deuxième troupe au cours de laquelle elle va connaître le succès. À New York, après plus d'un an sur Broadway, les promoteurs de *Shuffle Along* décident de faire partir la troupe principale en tournée. Ils rappellent alors Josephine qui débute à Boston en août 1922. Elle reste plus d'un an dans la troupe, jusqu'en novembre 1923. Elle travaille ensuite avec le duo Buck and Bubbles. Noble Sissle et Eubie Blake préparent alors un autre spectacle, *In Bamville*, qui débute à Rochester le 10 mars 1924, moins de deux mois après la fin des représentations de *Shuffle Along*. Ils font de nouveau appel à Josephine. Rebaptisé *Chocolate Dandies*, le show, plus ambitieux et coûteux que le précédent, ouvre à New York le 1^{er} septembre 1924, au Colonial Theater. Le succès n'est pas à la hauteur des attentes, nombre de critiques estiment que le spectacle est trop léché ou, en un mot, trop blanc. Josephine demande alors qu'on lui permette d'ajouter un numéro *blackface*, ce qu'on lui accorde. Après soixante semaines et des séjours à Philadelphie, Saint Louis, au Canada, à Pittsburgh et Brooklyn, les représentations s'interrompent en mai 1925. Josephine s'installe alors à Harlem et se voit engagée – par l'entremise de Will Marion Cook – au Plantation Club, un club situé à *downtown*, que les producteurs Lew Leslie et Sam Salvin avaient ouvert dans le Winter Garden Theater où Ethel Waters avait pris la succession de Florence Mills. Caroline Dudley Reagan, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade étatsunienne de Paris, souhaite monter à Paris une revue afro-américaine. Elle contacte de nombreux producteurs français mais la plupart se montrent sceptiques. Le peintre Fernand Léger, qui vient de participer à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes, lui conseille de rencontrer André Daven, administrateur du Théâtre des Champs-Élysées. Celui-ci, inauguré en 1912, est déficitaire et vient d'être revendu à Rolf de Maré, amateur d'art d'origine suédoise, qui cherche à élargir la programmation. Séduit par l'idée, il accepte de financer un séjour de Caroline Reagan à New York en vue de recruter une troupe noire. Arrivée sur place, Will Marion Cook l'aide à trouver les artistes qu'elle cherche. La vedette pressentie a sans doute été Florence Mills dont la notoriété est alors au plus haut, mais le montant du cachet demandé a pu se révéler dissuasif. Caroline Dudley et Will Marion Cook tournent alors leurs regards vers Ethel Waters. Ils vont l'écouter au Plantation Club, mais c'est sa remplaçante, Josephine Baker, qu'ils entendent ce soir-là, où il semble que leur décision ait été prise de l'engager, sinon de la propulser vedette du spectacle à venir. Josephine Baker débarque donc à Paris dans la troupe qui sera celle de *La Revue nègre*. Elle va rencontrer un succès foudroyant qui l'incite à rester

Florence Mills (1927)³ – nous le prouve bien. N’y aurait-il dans « Lew Leslie’s Black Birds » que cette scène extraordinaire tirée de *Porgy*⁴ et où, derrière le jazz, derrière le choral afro-américain, la hantise nègre de la mort se hausse, soudaine, dans la pénombre d’une grange où des êtres s’inclinent en cadence, à une expression sublime où la liturgie russe avait porté les chœurs de Moussorgsky, n’y aurait-il qu’un pareil appel au plus humain et – non par hasard – au plus musical de nous-mêmes, cette « revue » de « music-hall » se classerait bien au-dessus de la presque totalité de la production théâtrale qui sévit de notre temps. Mais isoler pareille cime, ce serait injustement faire croire que le reste n’appartient qu’au « jazz » ou au music-hall nègre. Le jazz – oui, mais, lors de la chanson du *Diga diga doo*⁵ ou de la scène du « Dancing the blues away », dans toute sa frénésie de rythme et d’orchestre, de rythme sonore autant que plastique ; dans une fusée de cuivre, de tambours et de gestes fous. Musique de l’œil. Eau-forte de l’oreille.

en France. Ce succès de meneuse de revue ne se démentira jamais, jusqu’à son décès en 1975. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se livre à des actions de renseignement pour la Résistance française et les Alliés. Après la guerre, elle se distinguera notamment par l’adoption d’une douzaine d’enfants d’origines très variées, qu’elle baptisera se « tribu arc-en-ciel ». Ses cendres ont été transférées au Panthéon le 30 novembre 2021.

³ C’est le 28 mai 1926 qu’a ouvert aux Théâtre des Ambassadeurs la première version de *Black Bird* avec Florence Mills.

⁴ Référence au roman éponyme de DuBose Heyward qui devait servir de support d’adaptation pour l’opéra de George Gershwin *Porgy and Bess*.

⁵ « Diga Diga Doo », musique de Jimmy McHugh, paroles de Dorothy Fields, 1928.

Bibliographie

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.

Fray, Jacques, et Georges-Henri Rivière (1929), « Chronique du jazz », *Documents*, n° 4, septembre, p. 226.

Schaeffner, André, et André Cœuroy (1926), *Le Jazz*, Paris, Claude Aveline.